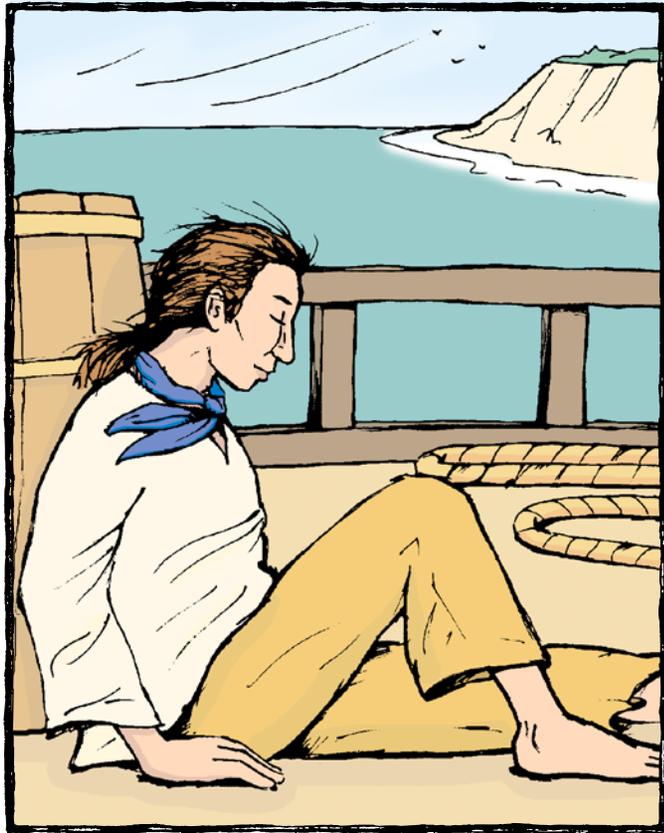


Le récif

Un livre de lecture de Reading A-Z, Niveau X
Nombre de mots : 4 379

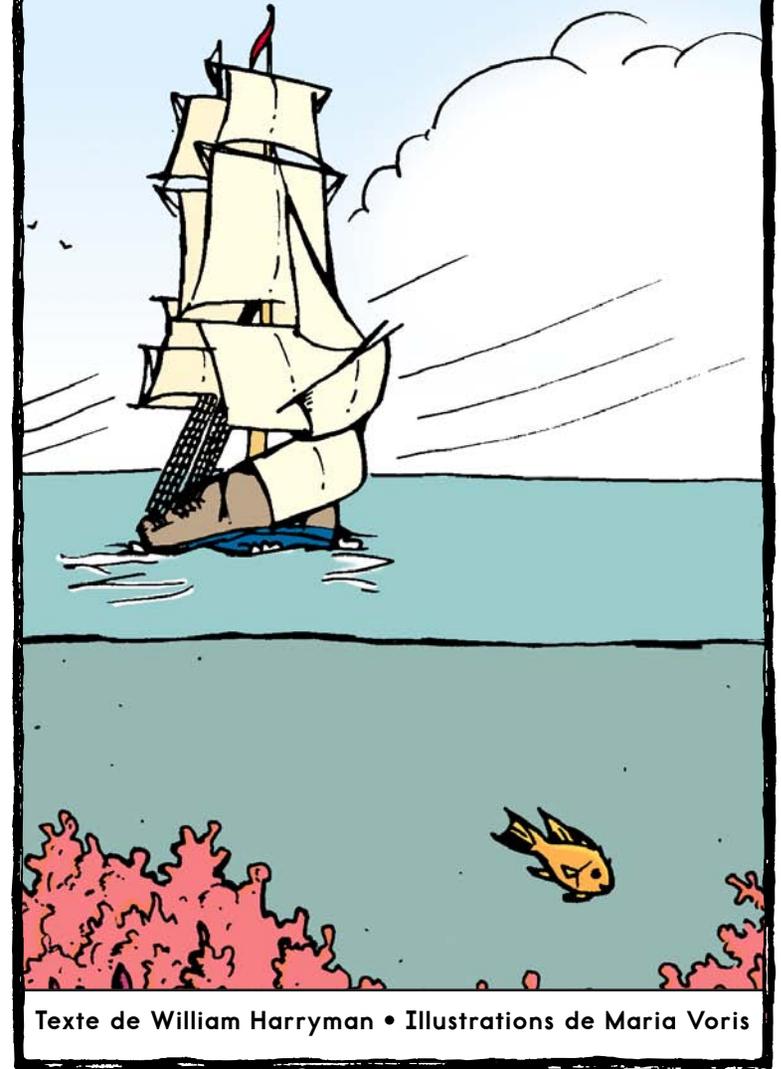


Reading a-z

Visitez www.readinga-z.com
pour des ressources supplémentaires.

LECTURE • X

Le récif



www.readinga-z.com

Le récif



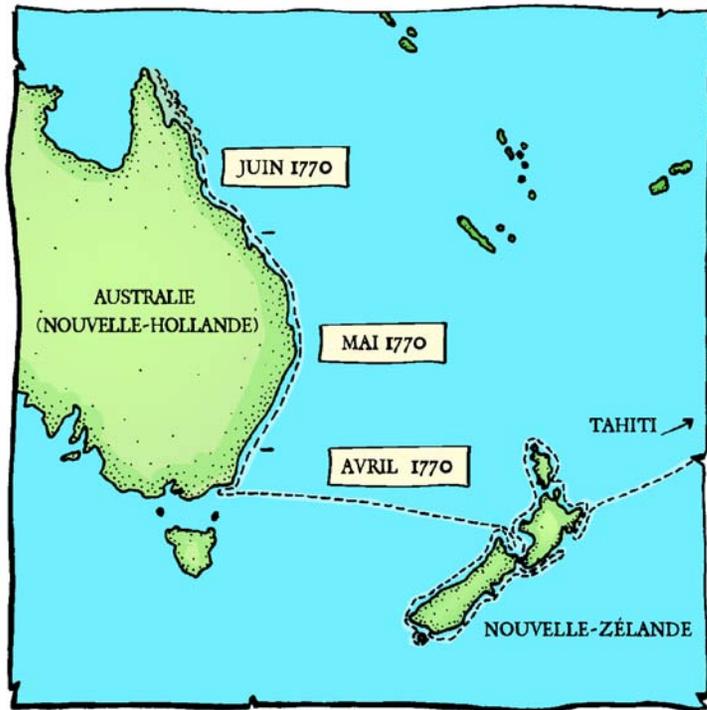
Texte de William Harryman
Illustrations de Maria Voris

www.readinga-z.com

Le récif
(The Reef)
Niveau de lecture X
© Learning A-Z
Texte de William Harryman
Illustrations de Maria Voris
Traduction française de Cécile Tailhardat

Tous droits réservés.

www.readinga-z.com



Ce qui suit est un extrait de trois mois du journal tenu par Will Reynolds, un membre fictif de l'équipage de The Endeavour, un navire armé par le Roi d'Angleterre et commandé par le célèbre explorateur anglais, le capitaine James Cook. Le capitaine Cook fit trois voyages dans l'Océan Pacifique pour cartographier les îles et explorer la Nouvelle-Zélande et l'Australie.

Dimanche 1^{er} avril 1770 : Je commence maintenant le second tome de mon journal. Au cas où le premier tome se perdrait, voici les faits.

Mon nom est Will Reynolds et je suis un membre de l'équipage du navire de Sa Majesté, *The Endeavour*, commandé par l'honorable capitaine James Cook. Nous

avons mis les voiles à Plymouth en Angleterre le 25 août 1768. Je suis un assistant de M. Joseph Banks, un naturaliste estimé dont le travail consiste à recueillir des spécimens de plantes et à décrire tous les animaux que nous voyons.

Nous avons atteint Tahiti le 13 avril 1769. Le capitaine et les scientifiques ont observé les planètes. Ils étaient également supposés faire des observations qui permettraient d'estimer la distance entre la Terre et le Soleil.

L'équipage a essayé de sympathiser avec les indigènes, ce qui a été très facile. Les indigènes sont extrêmement amicaux. Certains hommes voulaient rester avec les femmes dont ils étaient tombés amoureux. Nous sommes bien traités et très bien accueillis. Ils ont partagé volontiers leur nourriture et nous ont appris ce qui était comestible et ce qui était toxique.

Nous avons également prospecté l'île et avons construit un fort que de futurs navigateurs anglais pourraient utiliser.

Jusqu'à-là, nous avons seulement perdu six hommes, et aucun à cause de maladies telles que le scorbut. Deux hommes se sont noyés. Un est mort d'avoir trop bu de rhum. Un a sauté par-dessus bord. Deux hommes sont morts lors d'une tempête en Terre de Feu, où nous nous étions arrêtés pour nous ravitailler avant de commencer la traversée de l'Océan Pacifique. Ces deux derniers

étaient mes amis du fait que nous étions tous au service de M. Banks.

Nous tournons autour de la Nouvelle-Zélande depuis presque six mois maintenant pour réaliser la carte des côtes. Les hommes ont apprécié de pouvoir aller cueillir des fruits à terre. Quand nous restons longtemps en mer, nous devons manger le régime du capitaine, qui est constitué d'oignons, de chou salé, de marmelade, de carottes, de choucroute et d'autres choses non identifiables. Ces trucs ont un goût horrible, sauf le citron. Il insiste sur le fait que ces choses nous protègent du scorbut. Et si nous n'en mangeons pas un peu tous les jours, nous recevons des coups de fouet.

Sur ordre du capitaine, nous avons levé l'ancre et nous quittons cette terre. Les hommes croient que nous rentrons enfin à la maison, bien qu'aucune confirmation ne soit venue du capitaine. J'aimerais retourner auprès de ma femme et de ma petite fille. Cela fait si longtemps que je ne les ai pas vues.

Jeudi 5 avril : Les vents sont calmes aujourd'hui, mais nous progressons quand même.

Peu de membres de l'équipage savent lire et écrire. Je suis souvent seul. M. Banks me parle de son travail et me prête ses livres de temps en temps. Nous n'avons pas beaucoup le temps de nous reposer, mais quand on le peut, la plupart d'entre nous dormons, faute de distractions.

J'ai écrit des lettres à ma fille, Chelsey, pendant tout le voyage. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait trois ans. Je veux qu'elle sache ce que j'ai fait pendant toutes ces années, et qu'elle sache que je pensais à elle.

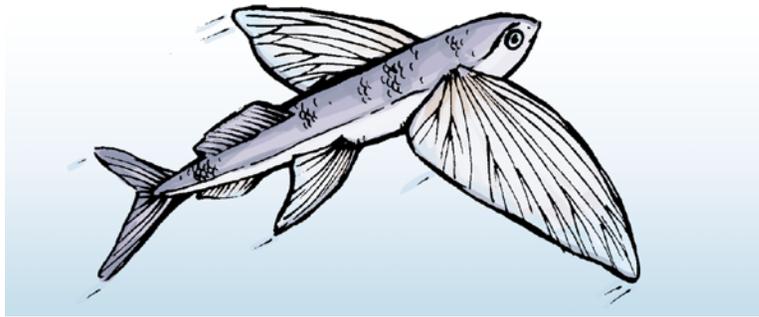
Jeudi 12 avril : Nous avons essayé d'attraper du poisson aujourd'hui, en utilisant des bouts de viande salée en guise d'appât. Nous n'avons rien attrapé.

La mer était calme aujourd'hui. M. Banks est allé à terre avec son bateau pour recueillir des échantillons. Il a tué plusieurs oiseaux, y compris un oiseau tropical à queue rouge que nous avons l'habitude de voir. De la mer, il a pris au filet une masse gélatineuse bleuâtre appelée « homme de guerre portugais. » Ces créatures sont connues pour leurs violentes piqûres, alors il l'a manipulée avec précaution. Un albatros que M. Banks a tué semble manger ces créatures bleuâtres piquantes. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi quelque chose mangerait ces horribles trucs. Leurs piqûres sont pires que celles d'une guêpe.

Nous travaillons par roulements de quatre heures. Le capitaine a fait distribuer des pantalons et des vestes de laine pour nous tenir au chaud. Il pense qu'il est inutile de perdre un homme à cause d'une maladie. Il prend soin de nous et les hommes lui sont dévoués.

Parfois nous nous plaignons qu'il nous demande de tout nettoyer si souvent mais cela nous occupe pendant tout le temps que nous ne sommes pas sur le pont.

un poisson volant,
le 13 avril 1770



Vendredi 13 avril : Tous les hommes se sont conduits parfaitement aujourd'hui. Par superstition, ils pensent que c'est un jour de malchance. Personne ne voulait monter au nid-de-pie aujourd'hui. Il n'y a eu aucun accident.

Nous avons vu un grand banc de poissons volants aujourd'hui, ce qui confirme que nous sommes dans des eaux tropicales. Un plus gros poisson, qu'on n'a pas pu voir, chassait les poissons volants. M. Banks a essayé de prendre au filet la créature qui chassait les poissons volants, mais en vain.

Lundi 16 avril : Coups de tonnerre juste après le coucher du soleil ce soir. Premier signe de mauvais temps depuis plusieurs jours. Beaucoup d'oiseaux ont rendu visite au navire ce soir, y compris un petit oiseau terrestre de la taille d'un moineau. Les hommes ont essayé de l'attraper, pour s'amuser j'imagine, mais ils en ont perdu la trace dans le gréement et ne l'ont jamais revu.

Mercredi 18 avril : Nous avons vu un groupe de marsouins aujourd'hui, au moins huit. Leur corps sautait hors de l'eau de plusieurs pieds au-dessus de la surface et ils nageaient le long de notre navire.

Jeudi 19 avril : Nous avons aperçu la terre aujourd'hui, juste avant l'aube. Dans l'après-midi, l'équipage a été appelé sur le pont pour voir trois trombes d'eau qui se déplaçaient entre la terre et nous. Nous sommes à presque cinq ou six lieues (environ 28 kilomètres/17 milles) de la rive. Une des trombes a duré un bon quart d'heure, et était presque aussi épaisse que le mât du navire. Elle semblait descendre d'une masse de nuages gris et était entourée de brume et de pluie. Sous elle, l'océan était très agité.

Le capitaine pense que nous sommes sur la côte Est de la Nouvelle-Hollande. Il a l'intention de cartographier cette côte car c'est la seule côte de l'île qui ne l'est pas. Le capitaine a décidé de mettre le cap vers le Nord en longeant la côte, sans jeter l'ancre, pour aller cueillir des fruits et pour permettre aux hommes de passer un peu de temps hors du navire. Nous sommes tous déçus mais il y a du travail à faire et nous le ferons.

Vendredi 20 avril : Plusieurs nuages de fumée qui émanaient de la forêt par-delà la côte ont été repérés. Plusieurs autres ont été aperçus dans la soirée. C'est peut-être une bonne chose que nous ne soyons pas allés à terre.



Dimanche 22 avril : Ce matin, nous avons repéré cinq hommes sur la plage. Sur la colline derrière la plage, on pouvait distinguer plusieurs petites maisons. Les hommes semblaient tous être très noirs. Ils nous ont regardé comme s'ils n'avaient jamais vu d'hommes blancs auparavant. Peut-être qu'ils en ont vu.

Jeudi 26 avril : La terre nous semble plus aride que n'importe quelle autre rencontre jusque-là. La rive est essentiellement constituée de falaises, non sans rappeler celles de la vieille Angleterre. Cet endroit a donné le mal du pays à plus d'un membre de l'équipage.

Vendredi 27 avril : M. Banks, le capitaine et le Dr Solander ont essayé d'aller à terre dans le yawl, le petit bateau du navire. Notre chaloupe, *The Pinnacle*, a été jugée trop perméable pour flotter. Nous ne nous sommes pas rendus à terre, parce qu'on craignait les vagues trop violentes pour notre petit bateau.

Samedi 28 avril : Nous avons repéré plusieurs canoës qui transportaient chacun deux hommes. Ils ont débarqué et retrouvé deux amis. Tous semblaient être

des hommes bien armés d'épées et de lances. Ils étaient tout nus mais leur corps était peint de larges bandes blanches sur le visage, la poitrine et les jambes.

The Pinnacle, rafistolé pendant la nuit, a été envoyé en éclaireur. Au retour, l'officier a dit que les indigènes les avaient invités à venir sur la rive avec de nombreux mots et gestes des mains qu'ils ne comprenaient pas.

Plus tard dans l'après-midi, le navire est passé devant un petit village de six ou huit maisons. Une vieille femme, suivie de quelques enfants, a été vue qui sortait des bois et entraînait dans une des maisons. D'autres femmes ont été aperçues qui travaillaient sur le rivage, et bien qu'elles aient vu le navire passer, elles ne nous ont pas prêté attention. Un peu plus tard, quelques hommes indigènes ont débarqué sur la rive avec leurs canoës et un feu a été allumé pour préparer leur souper. Nous avons observé, surtout certains membres de l'équipage, que tous, hommes comme femmes, étaient nus.

Dans la soirée, nous avons chargé nos bateaux et nous nous sommes rendus à terre, en espérant ne pas être remarqués. Deux guerriers sont venus à notre rencontre et nous ont parlé sèchement dans une langue qu'on ne comprenait pas et ont agité leurs lances. Bien que nous soyons beaucoup plus nombreux qu'eux, ils ont vivement protesté contre notre souhait de nous rendre à terre. Nous avons essayé de leur assurer que nous voulions seulement de l'eau et des fruits mais ils sont restés indifférents. Alors nous avons

tiré au-dessus de leur tête. Le plus jeune des hommes a lâché ses lances et a couru, mais il est revenu et a recommencé à crier. Le capitaine a alors ordonné qu'une charge de petit plomb soit tirée sur eux. L'homme le plus âgé a été touché aux jambes mais ça n'avait pas l'air de le déranger.

Deux nouvelles charges ont été tirées et ça a suffi à faire fuir les hommes. Nous avons débarqué et avons marché jusqu'à une des maisons. Plusieurs enfants étaient blottis derrière un bouclier. Nous avons jeté des perles, des rubans et des habits par la fenêtre. Nous avons rassemblé 40 ou 50 lances et leurs pointes étaient toutes faites d'arêtes tranchantes.

Les gens d'ici sont encore plus noirs que tous ceux que nous avons vus jusqu'à maintenant. Ils sont minces, rapides et en bonne santé. Nous pouvons seulement imaginer ce qu'ils peuvent penser de nos cheveux raides, de notre peau pâle et de nos épais vêtements.

Dimanche 29 avril : Nous sommes de nouveau allés à terre pour chercher de l'eau. Le ciel est très bleu, et il fait encore chaud ici. Pourtant, j'ai l'impression qu'on est en train de changer de saison, alors j'espère que nous allons bientôt rentrer à la maison.

Les indigènes se sont approchés quand nous prenions de l'eau mais ils ont battu en retraite dès que nous avons envoyé deux hommes à leur rencontre. Ils nous ont observé en se tenant à distance. Ils ont repris leurs canoës, et les ont mis à la mer. Nous nous

sommes approchés des maisons et avons trouvé tous nos cadeaux comme ils étaient tombés.

Lundi 30 avril : Encore des rencontres avec les indigènes mais pas de vrai contact. Ils essaient d'effrayer nos hommes en hurlant et en montrant leurs armes. Il n'y a rien que nous puissions faire pour leur faire comprendre que nous ne leur voulons aucun mal.

Mardi 1^{er} mai : Nous sont allés à terre aujourd'hui, y compris le capitaine, Dr Solander et M. Banks. Nous avons décidé de marcher jusqu'à l'épuisement, pour faire le plus de découvertes possible. Les sols sont pour la plupart marécageux ou sableux. Peu d'espèces d'arbres et beaucoup d'herbes. Nous sommes passés devant de nombreuses maisons d'indigènes, toutes vides, et avons laissé des perles et des rubans dans chacune. Nous avons vu un animal à peu près aussi grand qu'un jeune homme; il ressemblait à un rat et se tenait sur ses pattes arrière. Il avait une large queue dont il se servait pour contrebalancer son poids quand il se tenait debout. Nous avons également vu les empreintes d'une créature de la taille d'une belette et les empreintes d'une créature semblable au loup.

Vendredi 4 mai : Je n'ai pas eu à aider M. Banks ces deux derniers jours; j'ai donc eu quartier libre. Il a plu mercredi et, hier, il s'est consacré à cataloguer les spécimens de plantes. J'ai passé du temps avec d'autres membres de l'équipage. Nous avons pêché divers poissons. Nous avons aussi cueilli beaucoup de baies semblables à la cerise mais moins sucrées.

Nous avons mangé autant de baies que nous avons pu en cueillir et nous en avons aussi ramenées à l'équipage resté à bord.

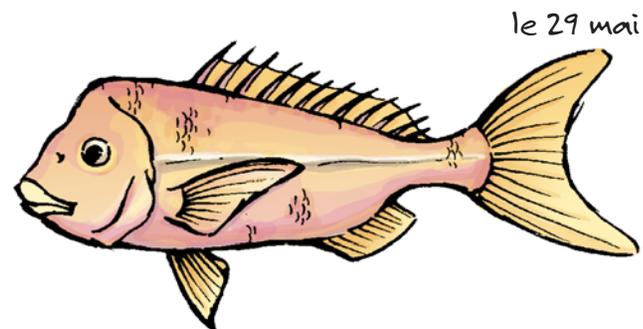
Dimanche 6 mai : Nous sommes de nouveau en plein océan aujourd'hui. Nous apprenons que la cartographie des côtes se passe bien.

Cet après-midi, nous avons brûlé de la poudre à canon dans la cale afin de purifier l'air. Le capitaine nous a ordonné de faire un feu dans un pot en fer pour assécher l'endroit. Je ne sais pas si ça fonctionne mais la poudre à canon et la fumée sentent meilleur que la puanteur habituelle.

Je n'ai fait qu'un roulement sur le pont aujourd'hui. Je n'ai pas eu vraiment d'occupation pendant une grande partie de la journée. J'ai écrit une autre lettre à ma fille, Chelsey.

Dimanche 20 mai : À mesure que nous nous sommes éloignés du rivage, nous avons rencontré un récif où l'eau est peu profonde. Le capitaine a demandé à chacun d'être vigilant et de crier l'alerte si on le voit sur notre chemin. L'eau est très claire et nous pouvons parfaitement voir la couleur du sable au fond. Nous avons également une belle vue sur les créatures qui nagent autour du navire, y compris plusieurs requins, de nombreux poissons et une grosse tortue.

Lundi 21 mai : Journée calme, pas grand-chose à consigner. Nous avons jeté l'ancre à 8 heures ce soir pour éviter de dériver vers le récif dans l'obscurité.



Mardi 22 mai : Avons jeté l'ancre dans une large baie ce soir, résolu à aller à terre demain pour chercher des plantes.

Samedi 26 mai : Nous nous sommes retrouvés dans un canal entre deux bandes de terre. L'eau est devenue peu profonde et nous avons jeté l'ancre pour faire des vérifications. Nous avons mis à flot deux des petits bateaux pour prospecter un passage.

Dimanche 27 mai : Les bateaux sont revenus aujourd'hui pour dire qu'il n'y a pas de passage et que nous devons faire demi-tour. Nous avons fait le chemin inverse et sommes retombés sur la côte principale.

Mardi 29 mai : M. Banks est allé à terre avec le docteur. Il n'avait pas besoin de mon aide, donc je suis resté à bord et j'ai pêché avec l'équipage. Nous avons attrapé quelques gros poissons et plein de plus petits.

Mercredi 30 mai : Nous sommes allés à terre chercher de l'eau douce. En vain. Il semble que cette terre est sujette à une saison des pluies intense et ce n'est pas la saison.

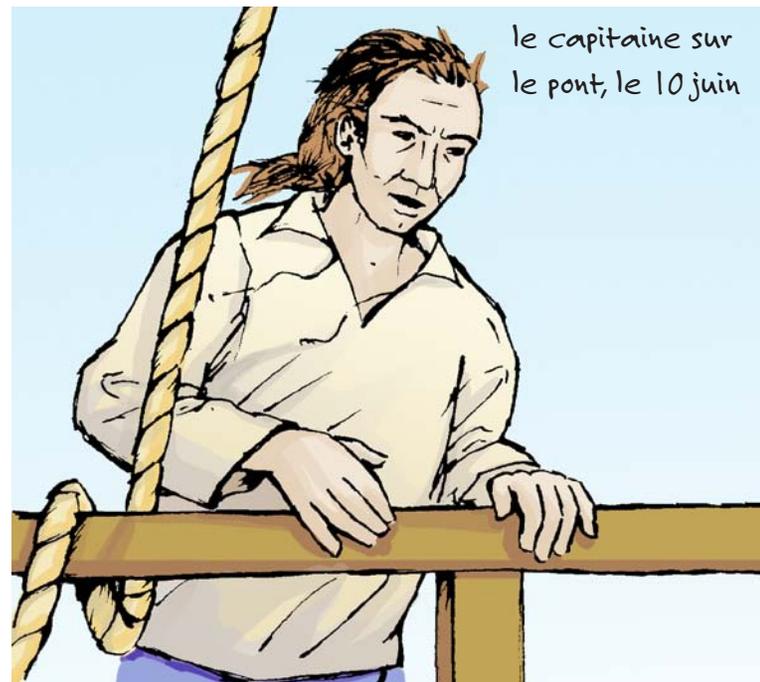
Jeudi 31 mai : En raison d'un grand nombre de bancs de sable et de hauts-fonds, nous avons envoyé la chaloupe, *The Pinnacle*, en reconnaissance pour prospecter une route. Nous continuerons à jeter l'ancre chaque nuit.

Vendredi 1^{er} juin : Un membre de l'équipage s'est plaint aujourd'hui d'avoir les gencives enflées. Il a dit que ça faisait une quinzaine de jours que ça le gênait mais, ignorant la cause, il n'avait rien dit. Le médecin lui a prescrit du jus de citron dans toutes ses boissons.

Vendredi 8 juin : Nous sommes allés à terre hier en pensant avoir aperçu des cocotiers, mais nous nous étions trompés. M. Banks a récolté d'autres spécimens de plantes.

Nous avons continué à naviguer entre le continent et plusieurs petites îles et hauts-fonds. L'ancre est jetée quasiment tous les soirs, ce qui ralentit notre progression.

Dimanche 10 juin : Le capitaine Cook a longé la côte alors que nous allons en direction du Nord en essayant d'éviter le récif et les petites îles que nous avons trouvés. À la tombée de la nuit, nous avons repéré un banc de sable et, au cours du souper, nous sommes passés au-dessus dans approximativement sept brasses d'eau (13 mètres/42 pieds). Le capitaine et son lieutenant ont supposé que nous avions passé la queue du banc et que nous pouvions dormir tranquilles. Nous n'avons pas jeté l'ancre pour profiter d'une brise soutenue.



Minuit : On s'est échoués! Il y a peut-être une heure de ça, le navire s'est coincé sur un récif et nous ne pouvons pas l'en sortir. Le capitaine a couru sur le pont dans ses vêtements de nuit. Nous sommes carrément coincés. Nous avons mis un petit bateau à l'eau pour évaluer les dégâts et avons découvert que nous sommes coincés sur un récif de corail. C'est le pire, car c'est tranchant et ça peut détruire la coque du navire. Il y a peut-être 12 lames de bois arrachées de la fausse quille du navire qui flottent autour de la proue du navire.

Les hommes craignent que le navire soit gravement avarié et qu'ils resteront échoués sans possibilité de rentrer chez eux. Cela faisait au moins trois ou quatre

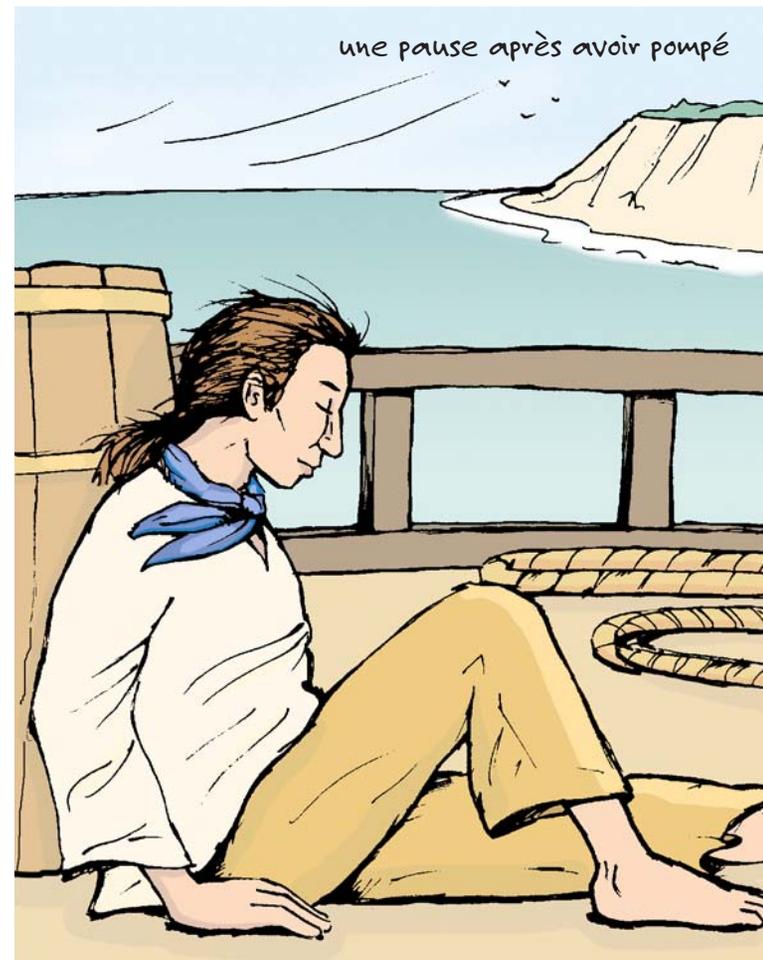
heures que nous naviguions depuis la dernière fois que nous avons vu la terre, alors nous savons que nous ne n'étions pas très près.

Les vagues nous poussent contre le récif et nous pouvons entendre le bois craquer. Nous sommes ballotés tel un bouchon sur les vagues, et du coup nous pouvons à peine nous tenir debout. La marée a baissé et nous n'avons pas jeté les ancres selon l'ordre du capitaine. Nous resterons coincés ici pendant au moins 12 heures, à la merci des vagues et des rochers.

Lundi 11 juin : Nous sommes positionnés face au Nord-Est mais les vagues menacent de nous retourner. Nous avons affalé les voiles hier soir sur ordre du capitaine. Personne n'a dormi la nuit dernière mais les officiers sont calmes et rationnels.

Nous allons jeter les ancres du pont arrière vers midi pour profiter de la marée haute. Nous espérons nous dégager et remettre le navire à flot.

Le navire se soulève et ballote terriblement. L'eau est entrée dans le navire par l'avarie dans la coque. Le capitaine a ordonné de délester le navire. Nous avons jeté par-dessus bord notre ballast, le bois de chauffage, une partie de nos réserves, nos barriques d'eau, toute notre eau, et six de nos canons. Nous avons mis en marche deux pompes dans la cale pour essayer d'y abaisser le niveau de l'eau. Tout le monde donne un coup de main pour faire fonctionner les pompes, même le capitaine et les autres officiers.



11 heures du matin : C'est presque la marée haute. Je fais actuellement une pause après avoir pompé. Chacun pompe pendant 15 minutes puis se repose jusqu'à son prochain tour. Nous avons réussi à empêcher l'eau de monter plus haut, mais pas à en faire descendre beaucoup le niveau.

À marée basse, le navire s'était stabilisé sur les rochers et ne se soulevait pas beaucoup. Mais depuis la cale avant, nous pouvions clairement entendre les rochers faire crisser la coque. Nous avons mis les quatre pompes en marche.

Je suis assis sur le pont car je suis trop fatigué pour tenir debout. Les hommes sont en train de baisser les ancres. La brise souffle du Sud en ce moment et nous avons levé les voiles en espérant que le vent nous permettra de nous dégager.

Une fois de plus, ça n'a pas marché. Nous sommes coincés. Les marées de la nuit sont plus hautes et nous devons attendre jusqu'à minuit pour essayer de nouveau. Cela semble sans espoir. J'ai peur de ne jamais revoir ma femme et ma fille. Il se pourrait bien qu'on meure ici, à des milliers de milles de nos maisons et de nos familles.

7 heures du matin : Nous prenons rapidement l'eau à mesure que la marée remonte. Une des quatre pompes nous a lâchés et nous n'arrivons pas à la réparer. Les hommes continuent de travailler par roulements de 15 minutes et ils travaillent avec entrain.

M. Banks m'a demandé de l'aider à rassembler tout ce qui pouvait être sauvé et de me préparer au cas où nous devrions abandonner le navire. Il craint le pire. Il a évoqué la crainte que la plupart d'entre nous se noieront. Cela pourrait être un meilleur sort que celui que pourraient subir les survivants.

Il y aurait peu de raisons de vivre, coincés si loin de chez nous avec des indigènes parmi les plus sauvages de la Terre. Nous n'aurions aucun moyen de subvenir à nos besoins. Se noyer serait certainement mieux.

Dans la soirée : Le temps est venu et tout le monde est anxieux. La peur de mourir se lit dans les yeux. À dix heures, notre navire flottait et glissait rapidement vers la pleine mer. Nous arrivons encore à enlever autant d'eau qu'il n'en rentre. Notre seul espoir est de le mener jusqu'à terre pour le réparer ou de sauver ce que nous pouvons pour construire un autre bateau.

Mardi 12 juin : L'équipage travaille depuis plus de 24 heures et est épuisé. Mais la nouvelle est venue de la cale qu'il y a plus d'eau qui rentre que nous ne pouvons en enlever. Il y a plus d'un mètre (environ quatre pieds) d'eau dans la cale. Le vent nous pousse plus loin vers la mer, donc il n'y a aucune chance d'accoster.

L'équipage a relevé toutes les petites ancres mais a dû couper la corde d'une des petites ancres de la proue puisque c'est celle dont nous avons le moins besoin. Les hommes sont parvenus à retirer l'eau de la cale plus rapidement que prévu, et ce n'était pas aussi profond que nous le pensions.

Un membre de l'équipage a proposé une solution que personne n'avait vu utiliser. Il a dit que c'était grâce à ça qu'il avait réussi à revenir d'Amérique sur un bateau encore plus avarié que le nôtre. Cinq hommes lui ont été détachés pour travailler sur sa suggestion. Sa

solution consiste à utiliser une petite voile épaisse et à la coller avec un mélange de fibres de cordes finement coupées, de la laine et du goudron. Le mélange doit être coulé sous le bateau avec l'idée que là où il y a un trou, il y aura aspiration. Un ou plusieurs morceaux de ce mélange devraient être aspiré par le trou et devraient empêcher l'eau de rentrer.

Les hommes étaient si fatigués qu'ils ne parvenaient plus à faire face à toute l'eau qui entrainait par la coque. L'eau remplissait de nouveau la cale. Tout le monde était pressé d'essayer la réparation. Dans l'après-midi, elle fut prête et fut descendue par des cordes puis ramenée contre le navire. En l'espace de deux heures environ, l'eau de la cale a été pompée et, à notre grande surprise, seule une petite quantité d'eau passait encore. Nous sommes passés du désespoir à l'espoir que nous pourrions atteindre la côte. Nous allions vivre!

Bien que la situation semblait effrayante, chaque homme obéissait aux ordres et travaillait avec une grande énergie. Les officiers étaient très professionnels et calmes.

Dimanche 17 juin : Le capitaine a trouvé un port où nous pourrions jeter l'ancre et faire des réparations. Il y a tout ce qu'il nous faut. Nous avons du mal à croire que nous sommes aussi chanceux. Le temps calme nous a obligé à rester dans la baie jusqu'à aujourd'hui. L'équipage a profité de ce contretemps pour prendre un repos bien mérité. Il y aura beaucoup de travail à faire dans les jours qui viennent, lorsque nous serons au port.



Vendredi 22 juin : Le navire était totalement hors de l'eau aujourd'hui quand la marée est descendue. Nous pouvions voir que le trou était assez gros pour couler un navire qui aurait eu deux fois plus de pompes. Mais par un heureux coup du hasard, un morceau de corail de la taille d'un gros rocher s'était détaché et bouchait suffisamment le trou pour ralentir l'entrée de l'eau. Cela prendra peut-être des jours, mais nous pourrions réparer le trou et retourner en mer.

Le capitaine a décidé que nous rentrerions par le Cap de Bonne Espérance. Il y a des chances que nous trouvions un port en chemin pour y faire de plus amples réparations.

Nous ne sommes pas encore chez nous en sécurité mais nous sommes en vie pour y retourner. J'ai tellement hâte de revoir ma famille.